

Pâques : la nuit du grand passage

La fête juive

Fête de pèlerinage célébrée à Jérusalem, la Pâque (en hébreu *Pessah*) a lieu au printemps et commémore la sortie d'Égypte (*Deutéronome* 16,1-8). Elle commence le 14 du mois de Nisan (mars-avril) par un banquet familial qui dure toute la nuit autour d'un agneau immolé rituellement au Temple. Elle se poursuit par une semaine où l'on consomme des pains sans levain. Il y a dans cette fête de la joie, du drame, de la hâte aussi et l'étonnement toujours renouvelé d'être libre et vivant. *Pessah* viendrait d'un verbe qui signifie « passer au-dessus » : passage de Dieu qui s'avère perdition des uns et salut des autres (*Exode* 12,21-23), passage de



la servitude à la fraternité, passage à travers les eaux du jugement.

Aujourd'hui, le repas pascal – ou *seder* – s'organise autour d'un os rôti (rappel de l'agneau), d'un œuf, d'herbes amères, d'une préparation de noix et de fruits (rappel du mortier des corvées de l'esclavage), d'un légume vert (signe d'espoir) et de quatre coupes de vin. On raconte l'histoire (*Haggadah*), on chante, on se souvient...

« À mesure que nous récitons la *Haggadah*, qui nous relate l'exode des enfants d'Israël d'Égypte, nous avons l'étrange impression qu'à nouveau, nous vivons les temps bibliques. [...] J'aime *Pessah* parce que pour moi c'est un cri contre l'indifférence et un appel à la compassion. » (*La Haggadah de Pâque présentée et commentée par Élie Wiesel, 1995*)

La fête chrétienne

Dans la Bible, le mot « Pâques » (avec un « s » final) n'apparaît jamais. Dans la tradition chrétienne, il renvoie aux quelques jours où s'est concentré le salut de Dieu. Les significations de la Pâque juive se reportent alors sur Jésus. Les *Évangiles selon Matthieu, Marc et Luc* racontent que le dernier repas de Jésus est un repas pascal, célébrant le nouvel exode, la nouvelle Alliance. Jésus mange le *seder* avec ses Apôtres puis il est arrêté dans la nuit. Il est jugé et crucifié le lendemain, premier jour de la semaine de la Pâque (d'après Matthieu, Marc et Luc) à moins qu'il ne s'agisse de la veille (d'après Jean). Et le surlendemain, après le sabbat, les disciples découvrent le tombeau vide.

Amour infini de Dieu, sacrifice, salut, victoire sur la mort, lumière, grâce, liberté, vie abondante : multiples, les mots se bousculent autour du passage unique, inouï, de la mort à la vie.

« Voici la nuit où le Christ brisant les liens de la mort s'est relevé, victorieux, des enfers. / Merveilleuse condescendance de ta grâce ! Imprévisible choix de ton amour : pour racheter l'esclave, tu livres le Fils. » (Exultet de la Veillée pascale)



La résurrection, espérance réalisée

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu, votre foi aussi est sans contenu. » (1 Corinthiens 15,14)

Ni immortalité, ni retour à la vie, la Résurrection est une espérance réalisée. L'idée prend corps au milieu du II^e siècle av. J.-C., lors de la résistance des Maccabées. Tant de jeunes gens meurent pour le Dieu de la vie ! Comment celui-ci peut-il les abandonner ? Et l'on entrevoit qu'à la fin des temps, les justes « s'éveilleront pour la vie éternelle » et les impies pour « la honte et la déchéance éternelles » (Daniel 12,1-3). Peu à peu, s'élabore un vocabulaire subtil avec les verbes grecs *égeirein* (réveiller) et *anistanai* (se relever), mais aussi avec la notion de la vie, avec les images de la lumière, des hauteurs, du ciel...

Après Pâques, les disciples affirment que Jésus est « le vivant », « réveillé d'entre les morts », « relevé le troisième jour », « élevé auprès de Dieu »... On attendait qu'un jour se relèvent tous les justes défunts et c'est un seul qui s'est relevé, « premier ressuscité parmi ceux qui se sont endormis » (1 Corinthiens 15,20) ! Les Évangiles racontent alors son combat contre le mal, la maladie, les ténèbres du cœur. Avec lui, les derniers temps étaient là. Ils le demeurent.



« Ce n'est qu'en aimant la vie et la terre assez pour que tout semble fini lorsqu'elles sont perdues qu'on a le droit de croire en la résurrection des morts et à un monde nouveau. » (Dietrich Bonhoeffer, *Lettre à Eberhard Bethge*, 1943)